

Fr 494 p/11

Docteur ROUBY
D'ALGER



Religion Hébraïque

Extrait de l'ouvrage :

LE LIVRE DE VÉRITÉ



Bibliothèque Maison de l'Orient



135097

PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE, E. NOURRY
62, Rue des Ecoles, 62

1911

TOUS DROITS RÉSERVÉS



Religion Hébraïque

SOMMAIRE : Définition ; l'Idée du Messie ; la Bible juive ; la Bible grecque des Septantes ; la Vulgate ou Bible latine ; l'Inspiration ; Refonte des anciens livres ; le Monothéisme ; Jéhova nécessaire à la Théocratie ; Sinaï et loi naturelle ; le Messianisme ; l'ânesse de Bâlaam ; les grands prophètes et les petits ; Utilité de la Religion ; le Talmud, la Mischna et la Geman ; les défauts du Talmud ; les Fêtes juives ; les Conseils d'Isaïe ; Conclusion.

* * *

D. — Quelle est la différente signification des trois mots : Hébreu, Israélite et Juif ?

R. — Le mot Hébreu désigne le peuple pasteur de race sémitique qui vivait en Palestine, avant le temps de Moïse, comme les Bédouins nomades de nos jours. On a conservé le mot Hébreu pour désigner la langue et le culte ; on dit, en effet, la langue hébraïque et le culte hébraïque.

A partir de Moïse, ce sont les vocables Israël et Israélite qu'on emploie pour désigner l'ensemble des douze tribus d'Israël, fils de Jacob. Plus tard lorsqu'il y eut scission entre les dix tribus du Nord et les deux du Midi, on nomma royaume d'Israël les premières ; la capitale du nouveau royaume était Samarie et ses habitants furent les Israélites. Le royaume de Juda fut constitué par les deux autres avec Jérusalem pour capitale ; le mot Juif, Jeoudéi, fut le nom donné aux habitants du petit royaume. Puis comme, après le retour de Babylone, ce furent surtout ces Juifs, lévites et familles des tribus de Benjamin et de Juda, qui sous la conduite de Zorobabel revinrent en Palestine, le pays où ils se fixèrent s'appela la Judée et ses habitants prirent le nom générique de Juifs, exclusivement à tout autre.

* * *

D. — Quelle est l'idée caractéristique de la Religion hébraïque ?

R. — L'attente d'un Messie ; les Juifs, qui sont un peuple sans

patrie mêlé aux autres nations, attendent toujours un homme supérieur, dit le Messie, qui les relèvera de leur déchéance et leur rendra le royaume de David, s'étendant sur toute la terre ; disons pourtant que cette attente est de nos jours beaucoup moins vive qu'autrefois, virtuelle plus que réelle.

D. — Dans quel livre trouvons-nous consigné ce qui concerne la religion hébraïque avant Jésus-Christ ?

R. — Le recueil de la littérature religieuse hébraïque se nomme l'Ancien Testament ; mais le plus souvent on le désigne sous le nom de Bible juive ou simplement Bible ; leur second livre est le Talmud.

D. — De quoi se compose le canon de la Bible juive, c'est-à-dire quels sont les écrits de ce recueil inspirés par Dieu et acceptés comme tels par les Israélites ?

R. — Ce sont les trois parties de l'Ancien Testament : la Loi, les Prophètes et les Ecritures.

La Loi comprend : le Pentateuque divisé en Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome. Les Prophètes renferment les livres de Josué, de Samuel et ceux des Rois, les trois grands prophètes Isaïe, Jérémie et Ezéchiel, Daniel étant écarté, puis les douze petits. Enfin les Ecritures renferment les autres livres.

D. — En quelles langues anciennes la Bible fut-elle écrite et traduite ?

R. — Composée en langue hébraïque, elle fut traduite à Alexandrie en langue grecque par soixante-dix Juifs égyptiens, quelque peu oublieux de la langue des aïeux ; aussi cette édition, dite des Septantes, contient-elle des erreurs nombreuses que l'Exégèse moderne est en train de vérifier et de signaler. Enfin, une traduction de la Bible du grec en latin, dite la Vulgate, fut faite par Saint Jérôme, qui, non seulement a conservé les erreurs des Septantes, mais en a commis lui-même d'autres que son beau style ne parvient pas à faire oublier.

* * *

D. — La Bible des Juifs est-elle regardée comme inspirée de Dieu, soit par la Synagogue juive soit par les différentes églises chrétiennes ?

R. — Toutes admettent que l'Ancien Testament est un recueil inspiré par Jéhova ou dicté par le Saint-Esprit. Le Concile de Trente, en 1546, a même prononcé l'excommunication contre tous

ceux qui mettent en doute l'inspiration divine de l'Ancien Testament.

D. — Forcés d'admettre un livre plein d'erreurs et de contradictions, qu'en résulte-t-il pour les croyants ?

R. — Une grande perplexité d'esprit d'abord, qui se traduit finalement par le rejet de la Bible, même par certains Juifs fortement disposés par leur éducation religieuse à y croire, et qui pourtant finissent par dire comme Loisy : « Si c'est Dieu qui a écrit la Bible, il faut le supposer menteur et ignorant ».

D. — Dieu, dans la Bible juive, se montre-t-il avec l'idéal de majesté qui convient à une divinité, idéal que s'attendent à trouver ceux qui croient en lui ?

R. — Nullement, Jéhova au contraire est représenté trop souvent sous une forme grotesque ou odieuse ; c'est ainsi que, tantôt on le voit se promener dans les allées du Paradis terrestre et y coudre des vêtements de peaux de bête à l'usage d'Adam et d'Eve ; tantôt venir humer sur les autels la fumée de graisse brûlée en son honneur ; tantôt ordonner d'abominables tueries et punir les chefs victorieux qui épargnent les femmes et les enfants. Ce Dieu que les hommes ont créé à leur image, ce Dieu des pasteurs et des guerriers nous offre encore moins d'idéal et de majesté, quand on le voit heureux et satisfait du bœuf et du mouton qu'on égorge sur son autel ou même des victimes humaines, que, dans des temps plus antérieurs on immole pour le satisfaire.

D. — Quels sentiments les Juifs arrivés à un degré de civilisation supérieure doivent-ils éprouver pour leur divinité ?

R. — De même qu'autrefois ils rougissaient du Jéhova qui leur demandait le sacrifice de leur premier-né ; du Jéhova, qui, plus tard, aimait à s'abreuver du sang des animaux ; du Jéhova qui préférait à l'oblation des fruits de Caïn l'agneau d'Abel dont la fumée de chair grillée montait jusqu'à ses narines ; de même les Juifs d'aujourd'hui commencent à s'étonner que le même Jéhova les oblige encore à faire la Pâques et la fête des Azymes, en mangeant pendant huit jours du pain sans levain. Ils se demandent avec stupéfaction comment il se fait que ce Dieu si haut dans le Ciel s'inquiète avec tant de minutie si l'agneau a été tellement bien consommé qu'il n'en reste ni peau, ni poil, ni pattes, sauf pourtant le sang de l'animal dont la porte est enduite pour que l'Invisible ait sa part. De même, plus tard, les enfants de ces Juifs resteront confondus d'étonnement, que Dieu ait si longtemps voulu que leurs aïeux soient circoncis et ait eu pour agréable, tout

particulièrement, le don du petit morceau de chair des mâles Israélites.

D. — Pourquoi dans le culte de Jéhova, si raffiné pourtant sur certains points, le sang des animaux est-il interdit comme aliment, et pourquoi, même de nos jours, les Juifs ont-ils des bouchers spéciaux qui tuent les bœufs et les moutons de façon à vider des artères et des veines tout le sang qu'elles contiennent ?

R. — Cet usage est un reste d'une vieille superstition des peuples primitifs et sauvages qui s'imaginaient que Dieux et Démons se délectent du sang des animaux, qu'ils se le réservent pour leur usage et qu'ils en sont si jaloux qu'ils interdisent aux hommes d'en détourner une seule goutte pour eux-mêmes. Ce sont de tels usages qui démontrent qu'un livre où de pareilles coutumes sont ordonnées ne peut venir de Dieu.

*
* * *

D. — Que reste-t-il de la notion de ce Dieu universel dont se glorifient les cultes juifs et chrétiens, après la lecture du Pentateuque ?

R. — Jéhova devient alors une divinité capricieuse, injuste, méchante et sanguinaire : il n'est paternel et bienfaisant que pour la petite peuplade qu'il a choisie ; pour les non-élus au contraire, c'est-à-dire pour le reste du monde, il est inexorable et les peuples voisins, adorateurs d'autres divinités, éprouvent son injuste colère chaque fois qu'il est le plus fort.

D. — Dans le Pentateuque, des contradictions ne se rencontrent-elles pas, non seulement entre les divers livres qui le composent, mais aussi entre les différents chapitres et même entre des versets voisins ?

R. — C'est vrai à ce point qu'on est étonné de trouver, dès le début de la Genèse, une divergence entre deux doctrines radicalement opposées : divergence qui s'explique par cette raison, qu'au retour des Israélites de Babylone, leur esprit était encore tout imprégné de la doctrine mazdéenne, avec son double principe du bien et du mal, d'Ormuzd et d'Arhiman. En sorte que dans le premier chapitre de la Bible, Elohim fait la création en maître puissant sans trouver d'opposition, tandis que dans le second, Jéhova, devenu un Ormuzd juif, trouve à son encontre le démon Arhiman qui a pris la forme du serpent tentateur.

D. Quel rôle a joué le Lévitique dans la Bible des Juifs ?

R. — Certainement il fut transcrit par Esdras dans le but de

rehausser l'importance de la caste sacerdotale ; c'est pourquoi il renferme tant de détails fastidieux, tant de redites et tant de compilations au sujet du culte, qu'il est difficile de trouver la part de Moïse dans cette seconde rédaction.

D. — Dans le Talmud, ne trouvons-nous pas la preuve de cette refonte des anciens livres ?

R. — Il y est dit qu'autrefois on voulut supprimer le livre de l'Ecclésiaste à cause de ses contradictions, mais que, tout bien considéré, on n'en fit rien à cause de l'excellence du commencement et de la fin, et que de même on voulut écarter pour toujours les Proverbes de Salomon. Ainsi, les docteurs chargés de la révision des livres s'adjugèrent le droit de les choisir ; dès lors, qui peut savoir quelles furent les modifications introduites, s'il est prouvé par le Talmud lui-même que les livres de l'Ancien Testament ont été revus et corrigés, non par Jéhova, mais par les docteurs de la loi ?

* *

D. — Quel est le caractère principal qui fait de la Religion hébraïque, pour les théologiens et un grand nombre de philosophes, une religion supérieure aux autres ?

R. — C'est le monothéisme que ce culte fut le premier à admettre et on a fait à Moïse un grand titre de gloire d'avoir eu la conception de ce Dieu unique et éternel.

D. — Est-ce une véritable supériorité pour un peuple de n'avoir qu'un Dieu au lieu de plusieurs ?

R. — Pour nous qui nions l'existence de Dieu parce que son existence n'est pas prouvée, il importe peu que telle nation ait un seul Dieu et telle autre plusieurs : ce qui importe beaucoup plus, c'est que le niveau d'instruction de ces nations soit assez élevé et la moyenne intellectuelle assez forte pour qu'elles puissent se passer de toute divinité.

D. — Comme preuve de l'existence de Jéhova, Moïse ne déclare-t-il pas qu'il vit ce Dieu sur le mont Sinaï ?

R. — Dieu ne lui montra que son dos, craignant de trop l'éblouir par la vue de sa face ; le fait amusant d'un Dieu montrant son dos est capable à lui seul de faire perdre toute confiance en Moïse et en sa divinité.

* *

D. — La nécessité d'un Dieu s'imposait-elle à Moïse ?

R. — Pour lui qui voulait être législateur, un Dieu était indis-

pensable ; il lui fallait même un Dieu grossier pour le peuple grossier qu'il fallait assouplir ; en se servant de ce Dieu, même dans des conditions invraisemblables, pour recevoir de lui les tables de la loi, il ne dépassa pas la mesure permise, puisque le peuple crut aveuglément à ses racontars et qu'il arriva que, grâce à ce Jéhova créé de toutes pièces au milieu d'un nuage rempli de tonnerre et de foudre, il put imposer à son peuple ignorant et fanatique une religion monothéiste, en l'accompagnant d'une belle et sévère morale. Il est vrai qu'une partie de ce peuple resta incrédule ; mais alors Moïse employa la manière forte pour faire pénétrer dans les cerveaux réfractaires la croyance à son Jéhova, en faisant massacrer par ses prêtres les 30.000 Israélites trop tôt libres penseurs.

* *

D. — Moïse, pour fonder son état théocratique, n'avait-il pas besoin de Jéhova ?

R. — Ce Dieu lui était nécessaire pour être placé à la tête du Gouvernement, dont les prophètes, les juges et les grands prêtres allaient être les ministres.

D. — Ce Dieu a-t-il été créé par Moïse en vue d'une sanction du bien et du mal, pour après la mort punir les bons et récompenser les méchants ?

R. — L'idée de vie future n'existe pas dans la religion hébraïque ; aucun texte de la Bible ne parle de paradis ni d'enfer ou bien si l'on y rencontre quelques vagues versets y faisant allusion, ce sont des textes interposés après l'ère chrétienne par des traducteurs ou des copistes.

D. — Pour Moïse, l'immortalité de l'âme n'étant pas certaine et les châtiments post mortem ne pouvant entrer en ligne de compte, à quelle sanction la loi hébraïque a-t-elle eu recours ?

R. — Pour contraindre ses sujets à accomplir exclusivement les commandements de Jéhova, la loi appliquait dès cette vie des punitions terribles à ceux qui la transgressaient : la mort, encore la mort, toujours la mort souvent pour des peccadilles ; puis la lapidation, la bastonnade, la mutilation et l'esclavage. On ne s'embarrassait pas de prisons : c'est une punition coûteuse pour ceux qui l'appliquent et souvent indifférente ou même agréable à ceux qui la subissent.

D. — Ne peut-on relever dans la Bible des contradictions relatives à l'hérédité des peines et à l'inexorabilité des punitions ?

R. — Il est dit, en effet : « Les enfants ne doivent pas mourir

« pour les pères ; chacun mourra pour son propre compte. »
D'autre part, les péchés ne sont pas toujours irrémissibles puisqu'on fait des sacrifices dans le temple pour racheter les péchés, avec des cérémonies minutieusement décrites dans le Lévitique ; que la fête du Grand Pardon a été instituée dans le même but et qu'enfin chaque année, le dos du bouc émissaire est chargé des péchés d'Israël, péchés que l'animal s'en va semer dans les sables du désert.

* *

D. — Certains critiques n'ont-ils pas prétendu que ce fut la loi naturelle que Moïse voulut imposer à son peuple, et non une loi révélée ?

R. — Alors, pourquoi le Sinaï et pourquoi tout l'attirail apporté sur la montagne pour faire naître la terreur et inculquer à la foule la croyance aux tables de la Loi, comme venant directement de Dieu ? La loi naturelle, la loi non imposée par Dieu, n'est pas admissible dans un gouvernement théocratique, où tout dépend du Ciel.

D. — Sur quels textes s'est-on fondé pour parler de lois naturelles ?

R. — Sur ceux-ci : « La doctrine que je t'assigne aujourd'hui « n'est pas miraculeuse ; elle n'est pas non plus loin de toi ; elle « n'est pas au Ciel pour que tu demandes qui montera là-haut pour « la prendre et nous l'apporter : la doctrine est tout près de toi, « dans ta bouche et dans ton cœur, pour que tu puisses l'accomplir ».

Il semble, par ce texte, que Moïse, dont l'instruction était grande grâce aux prêtres égyptiens, ait senti que la loi naturelle était la seule vraie, mais qu'il ait compris en même temps qu'il ne pourrait jamais la faire entrer, telle quelle, dans l'esprit encore barbare des Hébreux ; qu'alors pour arriver à son but, il prit la résolution de la promulguer au milieu de la mise en scène merveilleuse et terrifiante du Mont Sinaï ; mise en scène qui se continua, bien que moins grandiose, sous la tente où était placée l'arche, et ensuite dans le Saint des Saints du temple de Jérusalem. En tout cas, les actes du prophète ne répondirent pas au texte cité plus haut, car ce fut toujours la justice divine, cruelle, partielle, arbitraire, qui l'emporta sur les lois de justice naturelle.

D. — Comment, au point de vue de la justice, se conduit Jéhova soit à l'égard du peuple juif soit à l'égard des peuples étrangers ?

R. — C'est un Dieu exclusivement juif qui n'aime et ne soutient que son peuple, qui se conduit envers lui comme un bon père

envers ses enfants, mais qui se montre à l'égard des nations étrangères injuste et cruel à ce point, qu'il ordonne à son peuple de les haïr toutes comme il les hait lui-même, d'être pour elles sans pitié, et de les combattre jusqu'à extermination complète.

* * *

D. — Qu'était le Messianisme chez les Juifs ?

R. — La croyance en la venue providentielle d'un sauveur envoyé par Dieu, appelé Messie, dont l'apparition devait et doit encore les relever de leur déchéance, et leur rendre le royaume de David s'étendant sur toute la terre : tel est le Messianisme.

D. — A quelle époque cette préoccupation devint-elle plus intense ?

R. — Au moment des grandes guerres entre les Assyriens et les Egyptiens, pendant lesquelles la Judée leur servit de passage et de champ de bataille ; puis lorsque, après avoir été réduit en une affreuse misère, le petit peuple finit par être anéanti et conduit en captivité sur les bords de l'Euphrate ; depuis le retour de Jérusalem et pendant cette longue et terrible époque où les Juifs furent soumis à des rois de toute race, Cambyse, Alexandre le Grand, les Ptolémés, les Séleucides, enfin aux roitelets imposés par les Romains jusqu'à la destruction du temple par Titus et de Jérusalem par Adrien.

D. — Le Messianisme était-il fondé sur des prédictions évidentes ?

R. — Au contraire, rien n'est moins précis que les prophéties concernant le Messie et il faut pour les admettre une certaine dose de foi. Dans la Genèse, quoi qu'on dise, on n'en trouve pas trace. Dieu promet bien la terre de Chanaan, une race nombreuse et son alliance éternelle à Abraham et à ses descendants, mais à aucun moment le mot de messie ni rien qui lui ressemble n'est prononcé. Il faut arriver à Balaam, celui dont l'ânesse parlait, pour trouver quelque chose qui ressemble à une prophétie : encore semble-t-elle sortir plutôt de la bouche de la bête elle-même que de celle de l'homme ; la voici : « Je le verrai, mais non maintenant ; « je le considérerai, mais non pas de près ; une étoile sortira de « Jacob et un rejeton d'Israël qui frappera les enfants de Moab et « ruinera les enfants de Seth. Il possédera l'Idumée ; l'héritage « de Peïr passera à ses ennemis et Israël agira avec un grand « courage. Il sortira de Jacob un dominateur qui perdra les restes « de la cité ». Des milliers de savants anciens et modernes, juifs

et chrétiens ont essayé de comprendre cet inénarrable document et de découvrir le Messie dans ce rejeton de Jacob qui ruinera les enfants de Seth, fils d'Adam, et qui perdra les restes de Jérusalem : c'est un véritable Messie à l'envers qu'un tel Messie. Il faut l'excuser, car outre les folles élucubrations citées plus haut, Balaam avait des hallucinations de l'ouïe lorsque son ânesse lui parlait, et doit en conséquence être classé parmi les prophètes traités aujourd'hui dans les asiles.

D. — Dans les psaumes de David, n'a-t-on pas prétendu voir des prédictions concernant le Messie ?

R. — En cherchant bien on rencontre certains chants de louange en l'honneur de Jéhova qui ont pu faire croire à de vagues prophéties, mais qui vraiment n'en sont pas.

D. — N'est-ce pas dans les livres des prophètes que se rencontre surtout le Messianisme ?

R. — Nos recherches nous ont conduit à penser qu'on ne l'y trouve pas aussi facilement qu'on le prétend.

D. — Que signifie le mot « Prophète » ?

R. — Ce mot, qui traduit le mot hébreu Nebüm, n'a pas le sens actuel de devin, en hébreu hezim, prédisant l'avenir. Le prophète, l'analogue du théologien moderne était un savant, instruit dans toutes les branches de la science, dans la partie religieuse surtout.

D. — Quelle était l'organisation de la confrérie des prophètes ?

R. — On ne saurait mieux la comparer qu'à celle des Zaouïas musulmanes : ce fut Samuel, le dernier juge d'Israël, qui fonda l'école des prophètes, association ou confrérie d'orateurs sacrés, qui certains jours prêchaient sur les places publiques ou dans les parvis du temple et passaient le reste de leur temps à écouter les leçons des maîtres, à lire les vieux écrits et à en composer des nouveaux. On trouve de ces écoles à Rama, séjour du vieux Samuel qui présidait celle fondée par lui, puis à Jéricho, à Bethel, à Guilgal, où d'autres se créèrent. Ces prophètes bibliques ne se confondaient nullement avec les Lévites sacrificateurs et les autres prêtres chargés du culte extérieur ; ils avaient comme unique fonction de maintenir le monothéisme et d'empêcher le peuple de retomber dans le culte des idoles. Les écoles des prophètes furent probablement sous un autre nom, le modèle des synagogues. Les prophètes étaient aussi les intermédiaires entre Jéhova et la nation juive, surtout dans les terribles calamités des invasions qui ne cessaient pas à cette époque de fondre sur la Judée.

En plus du rôle d'instructeurs des masses et d'intercesseurs auprès de la Divinité, les prophètes avaient pour mission très importante de s'opposer aux empiétements du pouvoir royal sur l'autorité religieuse dont ils étaient, collectivement avec le sacerdoce, les représentants reconnus. De là, tant d'homélies acerbes contre les rois d'Israël et de Juda qui ne marchaient pas dans la voie droite. Osée s'écrie : « Tous leurs rois tomberont, parce « qu'ils ne m'invoquent pas et qu'ils ont été placés sur le trône « sans moi », c'est-à-dire en se passant de l'autorité religieuse.

D. — Quelles étaient les occupations des prophètes et quel rôle jouèrent-ils dans la nation juive ?

R. — Les prophètes dans leurs écoles chantaient en s'accompagnant du luth des psaumes comme ceux de David, lesquels probablement ont été composés par eux. Ces hymnes, sans être assujettis à un rythme régulier, ont pourtant une forme poétique et une richesse d'images qui les font distinguer de la prose. Les prophètes s'occupaient aussi à rédiger les discours qu'ils avaient prononcés en public et à en faire des copies qui circulaient parmi le peuple ; de même aujourd'hui, les orateurs célèbres de la Chaire, du Parlement ou du Palais publient leurs œuvres pour les sauver de l'oubli. De ces faits, il ressort que les prophètes formaient la classe la plus éclairée et la plus avancée de la nation en fait d'idées religieuses et morales. Tandis que les prêtres ne connaissaient, en général, que la lettre de la Loi, les prophètes savaient l'interpréter dans le sens le plus large et le plus libéral, car leur instruction, en plus des études spéciales que réclamait leur vocation, s'étendait à tout le savoir accessible alors à un Israélite. La religion qu'ils prêchaient est toute spirituelle et pour eux les sacrifices et les autres manifestations extérieures n'ont aucune valeur auprès de Dieu, si elles ne sont accompagnées d'intentions de faire le bien et de pratiquer la vertu. Défenseurs fidèles du Dieu unique, ils vouent au malheur les veaux d'or et les statues des hauts lieux qu'ils rencontrent sur leur chemin, et leur colère contre eux ne s'apaisera que lorsqu'ils les auront brisés.

D. — Les prophètes faisaient-ils des miracles ?

R. — Nullement et n'y prétendaient même pas ; ils connaissaient certains faits de physique et d'histoire naturelle qui les faisaient considérer comme des thaumaturges. Le prophète Elie pouvait prédire la sécheresse ou la pluie en se basant sur les connaissances qu'il avait du climat de la Judée ; quand la prédiction ne se réalisait pas, elle était oubliée ; si elle se réalisait, on

criait au miracle. Elie a pu prédire sans miracle une sécheresse pendant les mois de Juillet et d'Août et la pluie au mois de Septembre, si chaque année la Judée reçoit de la pluie en Septembre après deux mois de sécheresse. Le prophète, quand il rend potable l'eau de Jéricho et quand, au moyen d'une poignée de farine, il rend sain un mets douteux, a su dans les deux cas ayant quelques connaissances d'hygiène, les employer avec discernement. Il n'y a jamais eu de miracle, ne cessons pas de le dire, ni du temps des prophètes ni avant ni plus tard. Il faut que cette conviction entre bien dans l'esprit des gens pour qu'ils ne se laissent pas impressionner par des faits qui, s'ils étaient vrais, seraient des déviations des lois naturelles et qui par conséquent, ne peuvent se produire.

D. — Au-dessous des vrais prophètes n'y avait-il pas, comme dans tous les cultes primitifs, des bas prophètes, des voyants, des sorciers, à qui sans raison on attribuait le don de divination ?

R. — Ils étaient fort nombreux et existent encore de nos jours sous le nom de chiromanciens, somnambules et autres noms d'exploiteurs de la crédulité publique.

D. — Les vrais prophètes étaient-ils médecins ?

R. — Il est probable qu'ils avaient appris dans leurs écoles le quelque peu d'art médical existant alors ; nous voyons en effet Elie s'occuper de traiter Ezéchias malade de la peste, et Elisée guérir un général Assyrien de la lèpre.

* * *

D. — Dans les prophètes, grands et petits, l'idée messianique se rencontre-t-elle toujours et avec certitude ?

R. — A notre grand étonnement nous avons cherché, sans être certain de l'avoir rencontrée, l'idée d'un Messie juif, c'est-à-dire d'un Sauveur arrachant Israël à ses humiliations et à la servitude, pour faire de lui un peuple glorieux et de sa religion un culte universel. Si cette idée de l'exaltation de la race et de la religion juive persiste dans le cours des temps, les causes en diffèrent suivant l'époque où vivait le prophète et suivant les ennemis du moment ; en sorte que ce ne sont pas des prophéties réelles comme nous les comprenons, mais plutôt de simples menaces de punitions pour des fautes commises. Nous allons du reste successivement rechercher cette idée messianique dans chacun de ces prophètes.

* * *

D. — Quel était le prophète Esaïe ou Isaïe qui vivait de 774 à 600 avant notre ère ?

R. — Isaïe est un prophète dont l'état d'esprit est instable à ce point qu'il nous déconcerte parfois par ses extravagances ; vingt fois il prédit que les ennemis du peuple de Dieu seront vaincus, leurs royaumes ravagés et pillés et que Jérusalem sera rendue à la gloire et au bonheur, mais jamais ces prédictions ne se réalisent : c'est le contraire qui se produit. Même erreur au sujet du Messie de la race de David qu'il attend : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé et une fleur naîtra de sa racine ». Il suppose que Jessé était le père de David ; or dans le chapitre xvi du livre de Samuel il est dit qu'Isaïe était son nom : il y a donc contradiction flagrante : Jessé et Isaïe sont deux personnes différentes puisque leurs noms diffèrent, en sorte que la prophétie se trouve sapée dans sa source.

D. — Le texte latin de la Vulgate traduit-il fidèlement le texte hébraïque des prophéties d'Isaïe ?

R. — En lisant le texte hébreu de ces prophéties, on s'aperçoit qu'elles n'ont pas le caractère de précision et de clarté qu'on a prétendu y trouver. D'autre part, les travaux des exégètes modernes ont démontré qu'il n'y aurait d'authentiques que les douze premiers chapitres d'Isaïe et encore faut-il y noter certaines interpolations ; aussi les cinquante-deux derniers chapitres sont-ils négligeables.

D. — Ne trouvons-nous pas trois véritables prophéties messianiques dans les chapitres neuvième et onzième d'Isaïe ?

R. — Nullement ; au chapitre onzième on pourrait le croire, mais en lisant attentivement les textes, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un jugement dernier et non d'un Messie. « Il arriva aux derniers jours que la montagne de la maison de Jéhova sera établie au-dessus des autres montagnes ; là, plusieurs nations viendront pour s'instruire des lois de Sion et de la parole de l'Eternel de Jérusalem ; alors la paix régnera entre les peuples qui forgeront des charrues avec leurs épées et des serpes avec leurs lances. Mais les enfants de Juda, trop coupables, seront punis cruellement ». Tel est le résumé de ce chapitre.

D. — Quelle est la prophétie du chapitre neuvième ?

R. — « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière et la lumière a resplendi sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort, car un enfant nous est né, un fils nous est donné et l'empire est mis sur ses épaules : on

« l'appellera l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le Père
« d'éternité, le Prince de la Paix. Il est né pour accroître l'empire,
« pour donner une prospérité sans fin au trône de David et à son
« royaume ».

D. — Devons-nous tenir ces versets comme une prophétie du
Messie ?

R. — La chose est difficile et même impossible : en effet elle
s'applique à un nouveau-né des rois de Juda, dont Isaïe était le
serviteur ou peut-être même à un fils du roi d'Assyrie. Les titres
de Dieu fort, de Père d'Eternité ne conviennent guère au Messie
qui devait être homme et non Dieu ; de plus la prophétie ne
pourra s'accomplir, car la maison de David ne va pas tarder de
disparaître pendant la captivité sans laisser d'héritier. Enfin, le
prophète ne dit pas « un fils naîtra, un fils nous sera donné et
« l'empire sera mis sur ses épaules », il dit que ce fils est né et
qu'il est venu au monde depuis quelques heures ou quelques
jours, au moment où Isaïe écrivait.

D. — Dans la prophétie onzième qu'est-il dit ?

R. — « Qu'il sortira de la race d'Isaïe père de David un
« rejeton que l'esprit de Dieu remplira ; qui prendra son plaisir
« dans la crainte de l'Eternel ; qui rendra la justice avec conscience
« en faisant mourir les méchants par le souffle de ses lèvres ; que
« l'âge d'or va régner si bien sur la terre que le loup et l'agneau,
« le tigre et le chevreau vivront ensemble. Ce rejeton sera
« comme un étendard vers lequel se tourneront toutes les nations ;
« alors l'Eternel rassemblera les exilés et les Juifs dispersés dans
« les quatre coins de la terre ; la paix s'établira entre Israël et
« Juda qui, réunis, voleront contre les Philistins et les enfants
« d'Orient, Edom, Moab et Ammon ; puis contre les Egyptiens
« dont l'Eternel rendra secs les bras de mer et les fleuves, pour
« permettre à l'armée juive d'aller combattre et vaincre l'armée
« du Pharaon ».

D. — Ce chapitre d'Isaïe est-il une véritable prophétie ?

R. — C'est une espérance seulement. Le prophète voyant le
petit roi de Juda dont il est ministre accablé par ses puissants
voisins, espère qu'un de ses fils sera le roi idéal doué de toutes les
vertus et surtout de la crainte du seigneur ; il sera si parfait, le petit
roi, que Dieu pour le récompenser lui accordera la victoire sur
les Mohabites, les Edomites et les Ammonites, ces vieux ennemis
d'Israël, et contre les Egyptiens assez puissants pour menacer la
Judée.

D. — Les prophéties des autres chapitres sont-elles analogues à celles-ci et parlent-elles d'un Messie issu de David ?

R. — Nullement ; dans le chapitre 16 il est dit : « Un trône sera établi par la miséricorde ; et sur ce trône placé sous la tente de David, siègera un juge ami du droit, prompt à faire justice ». Pas de Messie. Dans le chapitre xxii, voir la prophétie d'un Messie serait dépasser la mesure ; dans cette histoire d'un chambellan menacé d'être disgracié, Isaïe menace Shebua le préfet du palais de la colère de Jéhova et lui prédit qu'il perdra sa charge et sera remplacé par Eliakim, fils d'Hilkija, lequel sera vêtu des attributs de son pouvoir. « Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David : il ouvrira et nul ne fermera ; il fermera et nul n'ouvrira ». Cet Eliakim ne peut-être un futur Messie ? Ces clefs qui ouvrent et ferment les portes du palais prédiraient mieux Saint Pierre et les papes ses successeurs munis des clefs du paradis. Dans le chapitre xxxv, Isaïe décrit un pays heureux, mais sans dire si c'est la Judée ; comme il parle de désert et de solitude il peut aussi bien faire allusion à l'Arabie Pétrée, transformée en Arabie heureuse. En tout cas le Messie n'est nullement désigné comme auteur de cette transformation ? Dans le chapitre xiv, c'est Cyrus qui serait le prince attendu : « L'Eternel a parlé à Cyrus, son oint, qu'il a pris par la main droite pour terrasser devant lui les nations et délier les ceintures des rois. Le seigneur a aimé Cyrus qui exécutera sa volonté et sera son bras droit parmi les peuples ». Cyrus déguisé en Messie dépasse les bornes permises du messianisme.

D. — Bien que la prophétie suivante regarde les chrétiens plus que les juifs, quel est le texte d'Isaïe dont on s'est servi pour annoncer la procréation de Jésus par une Vierge ?

R. — Au chapitre sept, verset quatorzième, il est dit qu'une jeune femme, *Almah*, et non pas une vierge, enfanterait un fils ; or les Septantes dans leur traduction se sont trompés sur la signification du mot *Almah*, et ont ainsi fourni la plus fragile des bases au dogme de la naissance virginale ; ce qui complique encore ce passage, c'est qu'il ne s'agit nullement d'un Messie, mais d'un enfant quelconque. Isaïe dit au roi Achab, pour lui donner une preuve que sa prédiction s'accomplira : « La jeune femme qui est ici va enfanter un fils qui se nommera Emmanuel ; or, avant que cet enfant ne sache distinguer le bien du mal, le pays dont tu redoutes les deux rois sera abandonné ». C'est cette erreur des Septantes qui a créé la légende de la naissance de Jésus par une

Vierge ; les juifs de tout temps ont protesté et signalé aux autorités chrétiennes cette colossale méprise, mais inutilement ; l'Eglise n'a rien voulu savoir, préférant à la Vérité démontrée l'erreur infaillible.

D. — Qu'était Jérémie, le deuxième des grands prophètes ?

R. — Il vécut de 650 à 590 environ avant Jésus-Christ, On a de lui des prophéties et des lamentations sur la ruine de Jérusalem qui sont restées célèbres. Jérémie prédit ce qu'il a vu s'accomplir, la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor, suivi de la captivité ; c'est dire que son livre fut écrit à Babylone où il était prisonnier, ou bien, après le retour en Judée, par d'autres écrivains qui ont pris son nom.

D. — Dans Jérémie trouverons-nous quelques versets relatifs au messianisme ?

R. — Chez lui la prophétie est obscure : « Les jours viennent, » dit l'Eternel, où je susciterai à David un germe juste ; il régnera « en roi, il prospérera et il exercera le droit et la justice sur la terre. « En ces jours Juda sera sauvé, son nom sera *l'Eternel notre justice.* » Ce dernier nom exprime-t-il le Messie ? Nullement. Jérémie, voyant le royaume de Juda dans la détresse la plus noire, fait espérer aux Juifs un roi de la famille royale. C'est une espérance, ce n'est pas une prophétie. Ces trois versets du reste sont les seuls, dans les cinquante-deux chapitres de Jérémie, qui se rattachent quelque peu au messianisme, quand ce prophète aurait dû donner si souvent à ses compagnons de captivité l'espérance d'un Sauveur.

* * *

D. — Que fut Ezéchiel, le troisième des grands prophètes ?

R. — Ezéchiel vivait au vi^e siècle avant notre ère et fut emmené captif à Babylone : ses allégories, ses métaphores et le récit de ses très nombreuses visions nous frappent et par leur étrangeté et par leurs images qui parfois dénotent plutôt l'aliénation mentale que la raison. C'est ainsi que sur l'ordre de Dieu ce prophète mange un livre, ce qui est excessif ; qu'il reste le bras étendu et le visage tourné vers une brique peinte, cela pendant 390 jours sur le côté gauche, et pendant 40 jours sur le côté droit ; enfin que, par l'ordre de Dieu encore, il fait cuire son pain avec des excréments humains desséchés. En outre, un voile doit être jeté sur les obscénités que l'on rencontre dans son livre, obscénités étranges dans la bouche d'un saint personnage en relations, nous dit-on, avec la Divinité, moins étrange dans la bouche d'un pauvre aliéné.

En tout cas, dans aucun des chapitres d'Ezéchiel, il n'est dit un seul mot du Messie.

* * *

D. — Quel était le prophète Daniel, le quatrième des grands prophètes et quelle fut sa prophétie ?

R. — Daniel fut un des Israélites emmené en captivité à Babylone au VII^e siècle avant l'ère ; il fut en grande faveur auprès du roi Nabuchodonosor et de ses successeurs : sa vie est un roman mêlé de quelques hallucinations : c'est dans son livre que l'on trouve l'histoire du songe de Nabuchodonosor, de la fournaise ardente, de la fosse aux lions, du festin de Balthasar, de la main mystérieuse, de la vision du bélier et du bouc, de la chaste Suzanne, enfin de l'imposture des prêtres de Bel.

D. — Le livre de Daniel fait-il partie du canon hébreu ?

R. — Il en est repoussé, mais il est admis comme canonique par l'Eglise.

D. — Quel est le texte concernant le Christ considéré comme prophétie messianique ?

R. — « Sache donc et comprend : depuis la permission de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ le conducteur, 7 semaines et 62 semaines ; les places fortes et leurs fossés seront rétablis, mais en un temps fâcheux. Et après les 62 semaines, le Christ sera retranché et non pour lui. Et le peuple d'un conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire et sa fin sera dans ce débordement : »

Une autre prédiction de Daniel est celle contenue dans l'explication du songe de Nabuchodonosor : après la destruction des quatre parties de la Statue, image des quatre grands empires d'Assyrie, Perse, Macédoine et Romain, Dieu suscitera un royaume à jamais éternel qui absorbera tous les royaumes.

D. — Les docteurs juifs admettent-ils Daniel comme prophète messianique ?

R. — Nullement ; ils soutiennent que Daniel n'était pas un vrai prophète ; qu'il n'habita pas la Terre Sainte, hors de laquelle il n'y a pas d'esprit prophétique ; qu'il ne vécut pas comme les autres dans l'abstinence, la pauvreté et le mépris des grandeurs, mais au contraire dans le luxe et la pompe du palais royal ; qu'il n'était qu'un faux prophète comme il est dit dans les Rois (xxii-18) ; enfin qu'il était ennuqué et exclu par cela même de la caste des Prophètes.

D. — Que disent les exégètes modernes concernant Daniel ?

R. — Que tout son livre est frauduleux ; que loin d'avoir été écrit vers l'an 550, il fut écrit 400 ans plus tard, puisqu'il fait allusion à des événements qui se passent vers l'an 150 avant l'ère.

*
* *

D. — Parmi les petits prophètes, trouverons-nous l'idée messianique affirmée ?

R. — Nous allons étudier chacun d'eux et nous concluons négativement d'après leur prophéties.

D. — Dans Osée trouvons-nous une prophétie messianique ?

R. — Rien de semblable : les quatorze chapitres de ce Prophète se réduisent à ceci : le royaume d'Israël a péché contre Jéhova en abandonnant son culte pour adorer le veau d'or et les statues des Dieux étrangers. Il a commis le péché de celui qui, au lieu de vivre avec sa femme légitime, s'unit avec une femme débauchée et n'a d'elle que des enfants qui lui ressemblent. De plus, le roi de Samarie a commis le crime d'empêcher ses sujets de se rendre au Temple de Jérusalem pour y adorer Jéhova ; c'est pourquoi Osée les menace de punitions exemplaires et d'invasion par les Assyriens et les Egyptiens, leurs ennemis actuels. Enfin dans le dernier chapitre ce sont des exhortations à la pénitence avec la promesse que Jéhova pardonnera. Mais chez Osée, à aucun moment, il n'est parlé d'un Messie quelconque.

*
* *

D. — Quelle est la prophétie de Joël, l'ami de Jérémie, citée parmi les messianiques, mais qui, pour nous, ne l'est nullement ?

R. — Joël prophétise que les ennemis du moment, les Philistins et les Egyptiens, vont être anéantis et leurs fils et leurs filles vendus dans les lointains pays de l'Arabie. L'Egypte deviendra une solitude et l'Edomie un désert, pendant qu'au contraire les captifs juifs rentreront triomphants. Alors Jéhova, non le Messie, résidera glorieux à Jérusalem ; alors le pays de Juda deviendra si prospère que de ses montagnes couleront du vin et du lait en ruisseau, tandis que des sources d'eau jailliront de tous côtés arrosant les vallées fertiles.

Joël, comme on le voit, ne parle nullement de Messie mais seulement de Jéhova, ce qui est bien différent ; du reste, sa prophétie a été loin de s'accomplir et ne peut être admise ni par les Juifs ni par les Chrétiens, puisque au contraire ce sont les

malheureux juifs qui ont disparu du royaume de Juda dont les vallées, tarées des sources de vin et de lait, ont à peine quelques gouttes d'eau pour rafraîchir la terre brûlante sous un ciel torride.

* *

D. — Quel était le prophète Michée et quelle fut sa prophétie messianique devenue célèbre bien qu'à tort ?

R. — Ce petit prophète vivait 100 ans avant l'ère : pour mieux discuter sa prophétie du chapitre v, il faut rappeler les deux versets qui la précèdent où il est parlé dans l'un, de la fille de Sion, et dans l'autre « des filles de troupes qui devront s'assembler par troupes » ; ensuite vient le verset : « Et toi, Bethléem « Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira celui « qui doit être dominateur en Israël. Ses origines sont d'ancien-
« neté, dès les jours éternels ». On a tiré de ce texte la prophétie que le Messie devait naître à Bethléem, sans s'inquiéter du mot Ephrata qui semble être un nom de femme, le verset se traduisant alors ainsi : « Et toi Ephrata de Bethléem, petite entre les milliers « de Juda, de toi sortira celui qui doit être dominateur en Israël ». Cette traduction, plus logique que celle admise, renverserait tout le premier chapitre de Saint-Mathieu. En tout cas, même en négligeant le mot Ephrata, il n'est pas dit que ce dominateur sera de la race de David, bien que Bethléem soit le lieu de naissance de celui-ci. De plus, comme les royaumes de Juda et d'Israël étaient séparés, le prophète pourrait bien dire que le dominateur régnera sur Samarie et le royaume d'Israël. En tout cas, la prophétie est si peu claire, qu'elle n'aurait pas dû servir de base à un dogme chrétien.

* *

D. — Dans le prophète Jonas qui habita le ventre d'une baleine un seul verset concernant le Messie est-il relaté ?

R. — Rien de semblable ne s'y trouve ; rien n'est sorti de sibyllin de l'ancre du cétacé.

* *

D. — Dans le livre de Nahum, existe-t-il une prophétie concernant le Messie ?

R. — Nahum parle du siège et de la prise de Ninive seulement, nullement de l'entrée triomphale d'un Messie à Jérusalem.

* *

D. — Le livre d'Habacuc contient-il une prophétie messianique ?

R. — On y trouve seulement décrites les iniquités de Juda qui seront punies par les Chaldéens, lesquels seront châtiés à leur tour, mais des hauts faits du Messie, rien.

* *

D. — Le livre de Sophonie est-il messianique ?

R. — Ce prophète, après des menaces contre Juda, Jérusalem et diverses nations, fait de magnifiques promesses à l'homme fidèle au culte de Jéhova sans s'inquiéter du Messie qu'il ignore.

* *

D. — Le Livre d'Aggée ne prend-t-il pas pour Messie ce Zorobabel qui ramena les Juifs de Babylone en Judée ?

R. — Ce n'est pas une prophétie messianique que nous y lisons mais seulement une allusion à l'établissement comme gouverneur du royaume de Judée de ce chef des Juifs. « En ce jour-là, dit « l'Eternel, je te prendrai, Zorobabel fils de Salathiel, comme « serviteur et je mettrai comme un cachet sur toi, car je t'ai « choisi, moi l'Eternel des armées ».

* *

D. — Dans Zacharie y a-t-il une idée messianique ?

R. — Dans ce livre, où se trouve le beau chapitre 7, il est question de châtiments et de réparations, mais c'est Jéhova seul qui agira sans avoir besoin d'un Messie.

* *

D. — Quel était le petit prophète Amos ?

R. — Un des rares prophètes du royaume d'Israël admis dans le canon ; ses neuf chapitres du reste ne renferment aucune idée messianique.

* *

D. — Quelle est la prophétie de Malachie ?

R. — Elle n'est nullement messianique, car c'est le prophète Elie qui doit revenir, et non un Messie quelconque. « Je vais vous « envoyer Elie le prophète avant que le jour de l'Eternel ne vienne. « Il ramènera le cœur des pères vers les enfants et des enfants « vers leurs pères, pour que la terre ne soit pas mise à l'interdit ». Le prophète Malachie devait être un sacrificateur du Temple, car

les crimes qu'il reproche aux peuples concernent surtout la mauvaise qualité des offrandes apportées : au lieu des bêtes parfaites qu'exige la loi, ou lui amène des bœufs aveugles ou mal cornés, des moutons boiteux et des chevreaux malades, ou bien encore au lieu d'un mâle sans défauts, on traîne à l'autel une femelle défectueuse. L'Éternel est dans une telle irritation de ce manque d'égards, qu'il menace les suppliants, par la bouche de Malachie, « de détruire « leurs semences et de couvrir leurs visages de fiente ».

* * *

Les derniers prophètes ne parlent plus d'un Messie descendant de David, par la raison qu'au retour de la captivité il n'existait plus aucun rejeton de cette race ; aussi les généalogies de Saint-Mathieu et de Saint-Luc font-elles preuve d'une fantaisie peu historique en insérant, à partir de la captivité, les noms de personnages quelconques comme ancêtres de Jésus le rattachant au grand roi.

* * *

D. — La religion de Moïse a-t-elle été utile aux Israélites pendant la longue série des siècles passés, et, de nos jours, leur est-elle encore nécessaire ; ou bien au contraire leur fut-elle et leur est-elle nuisible ?

R. — La religion hébraïque fut établie sur l'utilitarisme ; le genre d'utilité, que dans le principe on lui attribuait, était que Jéhova détournait les maux physiques dont on est menacé et octroyait les biens qu'on désire. Durant les guerres continuelles de ces époques barbares, c'était par l'intermédiaire de Jéhova que l'on se croyait assuré de la victoire ; c'était aussi par lui, qu'en cas de maladie et surtout d'épidémies si fréquentes et si meurtrières dans les temps anciens, on en était délivré. Mais en même temps, pour se le rendre favorable, des sacrifices sur son autel étaient indispensables. Il fallait également qu'un Jéhova soit présent au moment du mariage pour qu'à la suite des offrandes déposées dans son temple, l'union des époux soit heureuse et féconde. Il fallait encore, en cas d'injustice subie, qu'il y ait au Ciel un Jéhova grand justicier pour punir le coupable et lui faire restituer le produit du vol. Enfin, dans toutes les circonstances de la vie, à ces peuples primitifs il fallait et il faut encore un Dieu commerçant qui vend ses faveurs en raison des présents déposés sur son autel ou de l'argent remis à ses ministres. Si pour obtenir de tels résultats, nous nions qu'un Dieu ait été et soit encore nécessaire

aux Israélites, c'est par la raison majeure qu'un tel Dieu n'existe pas et n'a jamais existé. Il en résulte que toutes dépenses faites pour cette Divinité absente ne servent à rien, sinon à alimenter ceux qui prétendent, comme les prêtres de tous temps et de toutes religions, être les intermédiaires entre Dieu et les hommes.

* * *

D. — Qu'est-ce que le Talmud ?

R. — Le Talmud est après la Bible le livre hébraïque, saint par excellence ; il contient les doctrines et les préceptes provenant de la tradition israélite, ainsi que les commentaires des écrits de Moïse et des autres auteurs de l'Ancien Testament. Ce n'est pas un livre qui se déroule suivant un plan déterminé et unique, mais une compilation d'écrits de nature variée et parfois hétéroclite, qui furent recueillis par d'anciens docteurs juifs réputés par leur savoir et leurs vertus. Le Talmud renferme l'interprétation de la Thora, la Loi. Il y a deux éditions du Talmud : l'une est le Talmud de Babylone quatre fois plus considérable que celui de Jérusalem ; le premier écrit pendant la captivité, le second après le retour en Judée.

D. — Quelle partie du Talmud désigne-t-on sous le nom des Agadah ?

R. — Les Agadah, qui occupent plus du tiers du Talmud babylonique, comprennent des livres à préceptes moraux, tels que la Sirach et la sagesse de Salomon. D'autres livres, nommés Midraschim, sont des commentaires de tel ou tel prophète ou de tel ou tel récit biblique souvent fantaisiste ou bien agrémenté de narrations qui font de ces récits de véritables romans adaptés aux circonstances ou aux époques où ils furent écrits : ainsi l'histoire de Joseph en Egypte, l'exode des Hébreux, la conquête de la Terre sainte, sont adaptés aux tristesses et aux espérances de la captivité de Babylone ; les Macchabées, Tobie, Baruch et le troisième livre d'Esdras sont aussi des Midraschim qui étaient tirés à part en forme de plaquettes.

D. — Quels sont dans le Talmud les Halakhoth, mot pluriel de Halakha ?

R. — Ce sont des commentaires sérieux bien que casuistiques de la Loi, beaucoup moins amusants que les précédents ; ils dérivèrent, disait-on, directement de Moïse et avaient été transmis par Josué aux anciens, lesquels les confièrent aux prophètes, qui à leur tour les remirent aux rabbins de la grande synagogue, lesquels sous les

Macchabées, les fixèrent dans le Talmud. Un fait à noter dans ce livre, c'est qu'on y rencontre des sentences prononcées par certains docteurs, à côté d'autres diamétralement opposées sur le même sujet, sans que les rédacteurs du Talmud se soient préoccupés de ces contradictions, non plus que du rapprochement des idées les plus justes et les plus hautes avec les pensées les plus absurdes et les plus choquantes.

D. — Quels sont les auteurs des Halakhoth restés célèbres parmi les Juifs ?

R. — Le docteur Hillel, modèle de bonté, de douceur, de patience et aussi de savoir. C'est lui qui a dit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. C'est toute la loi, le reste n'en est qu'un commentaire ». Le second auteur regardé comme un saint fut Rabbi-Gamaliel, qui vivait du temps des premiers chrétiens, était le petit-fils de Hillel et le professeur de St-Paul ; tous deux ajoutèrent quelques nouveaux commentaires au Talmud.

D. — Parlez de la Mischna, le livre fameux faisant partie du Talmud ?

R. — Yéouda le Saint, en l'an 130 de notre ère, réunit les diverses Halakhoth dans un seul livre, la Mischna, divisé en six parties :

1° La partie des semences (Seder Zéraïm), contenant les bénédictions pour chaque aliment et les règles pour les dîmes et les produits de la terre ;

2° La partie des fêtes (Seder Moed), renfermant les prescriptions pour le Sabbat et les fêtes de l'année ;

3° La partie des femmes (Seder Naschim), concernant le mariage ; s'occupant en plus des lévites, des ablutions et des purifications ;

4° La partie du droit civil et criminel (Seder Mezikim), y compris les crimes de l'idolatrie ;

5° La partie des Oblations apportées au Temple (Seder Kodaschim) ;

6° Enfin la partie des Purifications (Seder Tohoroth), des instruments et des ustensiles devenus impurs, et de divers cas de maladie.

D. — La Tofethsa ne joue-t-elle pas dans le Talmud de Babylone, le rôle de la Mischa dans l'autre ?

R. — La Tofethsa est une compilation d'écrits saints qu'un docteur du nom de Haya, composa à la même époque.

D. — De quoi se compose la Gémare que l'on trouve aussi dans le Talmud ?

R. — C'est un commentaire de la Mischna. Ce livre, qui est appris par cœur par les Juifs ainsi que la Mischna, est regardé par eux comme livre saint et inspiré par Dieu, tandis que les Aghada au contraire ne sont nullement imposés à la foi des fidèles.

D. — Les livres talmudiques sont-ils scientifiques ?

R. — Ils renferment quelques vagues notions d'astronomie nécessaires pour fixer la nouvelle lune et la fête de la Pâque ; quelques remarques médicales à propos de la permission de faire du feu dans la chambre d'un malade le jour du Sabbat ; quelques observations de botanique à propos de la dime sur les fruits de la terre ; de même aussi quelques points d'histoire et de géographie traités incidemment au sujet de la vie d'un personnage célèbre. En résumé, rien de scientifique dans le Talmud.

*
* *

D. — Quels sont les défauts que l'on peut reprocher aux livres talmudiques ?

R. — Ce livre renferme des interprétations si nombreuses et si minutieuses, qu'elles le remplissent de leur subtil fatras ; des formules d'ablution et de purification pour une multitude de cas où rien n'est à purifier ; un code de droit civil et criminel qui jadis a pu rendre des services mais qui aujourd'hui est annihilé par le droit moderne ; des purifications pour des maladies au lieu de vrais remèdes ; des exorcismes pour chasser les démons logés chez les possédés qui ne sont que des aliénés relevant des asiles ; enfin d'interminables prescriptions concernant le culte d'un Dieu qui n'existe pas ; tous ces préceptes et formules font perdre à ceux qui les lisent et les pratiquent un temps précieux qui pourrait être plus utilement employé.

En résumé le Talmud, ce livre des siècles passés, n'a plus sa raison d'être pour servir soit à l'instruction des générations nouvelles, soit à la direction morale du peuple juif.

D. — Le Talmud ne renferme-t-il pas cependant des pensées, des préceptes et des maximes qui sont comme des pierres très précieuses égarées parmi des amas de matériaux sans valeur ?

R. — Nous trouvons dans le Talmud des lois qui adoucissent et réforment la dureté du Code de Moïse et d'autres qui devancent de plusieurs siècles la morale moderne ; c'est ainsi que la liberté de conscience est hautement proclamée par le Dr Joseph

Rabbi; que dans tous les cas la femme doit allaiter son enfant; que les parents ont le devoir de subvenir aux besoins des enfants; que la subsistance de la veuve, suivant un minimum fixé par le Talmud, est assurée; que cette même veuve a le droit de continuer d'habiter le domicile conjugal; qu'à la mort de leur père les filles orphelines sont dotées; que le père doit donner à ses enfants un métier honorable pour qu'ils ne tombent pas dans le vice.

* * *

D. — Quel est le trait distinctif de la Théodicée juive que l'on rencontre à chaque pas dans la Bible et le Talmud?

R. — C'est de représenter les Hébreux comme le peuple préféré de Jéhova, avec lequel seulement celui-ci a contracté une alliance inaltérable et scellé un pacte éternel, en négligeant totalement d'entrer en relations, ou même en simple conversation avec les peuples voisins. En sorte que les Juifs, tout en admettant le dogme d'un Dieu unique, l'admettent pour eux seuls, sans le reconnaître comme le Dieu universel. Volontiers ils l'enfermeraient dans l'Arche d'alliance et dans le Saint des Saints, de crainte qu'il n'aille rendre visite aux nations étrangères. Jéhova du reste paraît se plaire à cette claustration, car lorsqu'il est fait prisonnier par les Philistins, au lieu d'employer la douceur pour les convertir à son culte, il leur suscite une épidémie de rats et d'abcès qui les force à le renvoyer chez lui.

D. — Dans le prophète Malachie, ces rapports de Dieu avec les Juifs ne sont-ils pas exposés d'une façon très nette?

R. — En effet l'Éternel, parlant à Israël, lui dit : « Jacob avait « deux fils : Est-ce Esaü que j'ai aimé? Non, c'est Jacob dont « vous descendez. Pour Esaü, je l'ai haï; j'ai fait de ses monta-
« gnes une solitude et j'ai livré ses récoltes aux chacals : Si Edom
« veut rebâtir ses villes détruites, moi, l'Éternel, je les renver-
« serai, et alors on les appellera villes de la méchanceté du Dieu
« toujours irrité contre l'Étranger ».

D. — Que doivent faire les Juifs à l'égard de leur Jéhova, ennemi des autres nations et excitant encore aujourd'hui son peuple contre les étrangers?

R. — Ils ne doivent plus croire ni en lui, ni à aucun autre Dieu et débarrassés ainsi du ferment de haine qui les soulève contre les nations au milieu desquelles ils vivent, se fondre en elles de telle sorte qu'on ne sache plus reconnaître un juif d'un chrétien ni un chrétien d'un juif.

* * *

D. — Quelle est l'organisation du culte israélite en France ?

R. — Dans les villes existe un Consistoire composé d'un rabbin et de quatre membres laïques élus dans une réunion de notables ; dans chaque chef-lieu, un Consistoire départemental composé de quatre membres laïques et d'un grand rabbin élus par les docteurs de la circonscription ; enfin, à Paris, le Consistoire central composé du Grand Rabbin et de huit membres laïques nommés par les élus des Consistoires départementaux.

D. — Quelle est la haute fonction du Grand Rabbin du Consistoire central ?

R. — Il a le droit de surveillance et de monition à l'égard de tous les membres du culte Israélite et aucune délibération en matière religieuse ne peut être prise par le Consistoire central sans son approbation. Cela fait que si le Grand Rabbin ne jouit pas de l'infaillibilité comme le pape de Rome, il a, comme lui, le pouvoir de mettre un obstacle invincible à tout progrès religieux.

D. — Le rôle du Grand Rabbin de France, des Rabbins de département et des communes n'est-il pas néfaste au point de vue supérieur de la libre pensée et de la civilisation ?

R. — En surveillant l'orthodoxie et en la maintenant rigoureuse avec l'aide des membres du Consistoire, gens riches et puissants le plus souvent, les Rabbins jouent un rôle néfaste aux intérêts moraux des Juifs, en les laissant croire à un Jéhova qui n'existe pas, lequel Jéhova est l'ennemi du Dieu voisin ; en attisant par conséquent la haine entre des gens faits pour s'aimer.

* * *

D. — Quelles sont les pratiques du culte Israélite ?

R. — Le culte dont les fonctions diverses prescrites par Moïse et autres législateurs étaient primitivement confiées aux Lévites, ces membres d'une caste sacerdotale remontant à Lévi le troisième fils de Jacob, le culte, disons-nous, n'est plus le même qu'autrefois ; il a éprouvé un changement radical par la suppression des sacrifices sanglants et de la combustion sur les autels du temple de Jérusalem de diverses parties du corps des victimes ; mais la célébration des fêtes et les autres pratiques religieuses sont restées à peu près les mêmes.

Le **Sabbat** est le repos sacré que, suivant la loi de Moïse, les Juifs observent le samedi, septième jour de la semaine consacré à Dieu. Le Sabbat commence le vendredi soir, au moment du coucher du soleil et se termine le samedi soir, au même moment.

La **Pâque**, mot hébreu qui rappelle le passage de la Mer Rouge est la fête annuelle de la sortie d'Égypte, fête pendant laquelle on mange un agneau ou un chevreau dont on ne doit pas briser les os ni laisser un seul morceau de chair. D'autres fêtes, l'observation de certains jours de jeûne, l'abstinence de viandes défendues, du porc principalement, et surtout la sauvage coutume de la circoncision continuent d'être pratiquées par les Juifs.

D. — Quel est le sens des grandes fêtes juives : **Mazzoth**, les **Azymes**, **Shabaoth**, la **Pentecôte**, **Sukkoth**, les **Tabernacles** ?

R. — Les grandes fêtes juives sont de vieilles fêtes agraires que les Juifs trouvèrent dans le pays de Chanaan lorsqu'ils l'occupèrent et dont ils détournèrent la signification en les rattachant aux trois dates principales de leur histoire. La fête de **Mazzoth** ou des **Azymes** était la fête de la récolte de l'orge où l'on mangeait du pain sans levain fait avec les nouveaux épis et où l'on sacrifiait un chevreau au Dieu local. La Pâque se confondit avec cette fête, mais en plus, pour manger le pain et l'agneau, on est en costume de voyage et debout pour figurer l'exode d'Égypte.

La **Pentecôte** ou **Shabaoth** qui se célèbre cinquante jours après la précédente, était primitivement la fête de la fin des moissons, tandis que la fête de **Sukkoth** était celle des vendanges où l'usage persista de vivre pendant une semaine sous des cabanes de branchages à la campagne, et dans les villes sur les terrasses des maisons ; des réjouissances, des danses et des processions où jeunes gens et jeunes filles portaient des branches de palmiers marquaient ces fêtes.

On rapporta de la captivité de Babylone la fête de **Purim** qui célèbre la défaite d'Aman, le ministre antijuif dans le roman d'Esther et de Mardochée ; en réalité Purim vient d'un mot Chaldéen, Puhru, qui était une fête assyrienne, de même que les noms d'Esther et de Mordekai rappellent de très près les noms d'Istar et Marduck, les dieux babyloniens.

Les autres fêtes juives sont : **La Rosh-ha-Shanah**, qui est la fête du premier jour et du premier mois de l'année, le mois Teishri.

La **Youm-ha-Kippurim** est le jour du grand pardon avec jeûne et cessation absolue du travail, fête destinée à racheter le Juif de toutes les fautes de l'année, même les plus cachées. C'est une fête immorale, car la seule manière de racheter une faute, c'est de la réparer.

La **Hanmecah** ou consécration est la fête commémorative d'un événement mal défini.

Autrefois, lorsque le temple était debout, on faisait dans ses parvis des sacrifices sanglants d'animaux qui ont cessé parce que la Loi défend de célébrer les sacrifices ailleurs qu'à Jérusalem. Il est probable que, lorsque les juifs reconstruiront le temple de Jérusalem, il ne feront plus couler sur l'autel le sang des taureaux, des génisses et des chèvres et que les boucheries religieuses d'autrefois ne recommenceront pas au xx^e siècle. On doit croire que ni Jéhova ne prendrait plaisir à humer l'odeur des graisses grillées, ni les Rabbins modernes à manger de la chair des victimes égorgées dans les parvis du sanctuaire.

D. — Salomon Reinach, dans son livre d'Orpheus ne parle-t-il pas des *tabous*, lesquels tabous pourraient s'appliquer ici ?

R. — Le mot *tabou* signifie la défense de toucher un objet quelconque ; un arbre tabou est un arbre qu'il est défendu d'abattre. Défendu par qui ? La défense se perd dans la nuit des temps ; probablement parce qu'on a supposé qu'une divinité résidait dans l'objet. Le sabbat est à l'origine un jour tabou ; plus tard on en a tiré une loi morale de bonté pour la fatigue de ceux qui travaillent, bêtes et gens. Dans la religion hébraïque il y a des objets qui mêlés ensemble deviennent tabou : un bœuf et un âne attelés en même temps ; des espèces différentes de vignes dans le même champ, un tissu mêlé de laine et de lin. La civilisation a pour effet de débarrasser l'humanité de tous ces obstacles incommodes qui encombraient la vie sociale d'autrefois ; ceux qui restent encore, devenus de ridicules superstitions, tendent à disparaître : le Vendredi est encore tabou pour les esprits faibles ; mais pour les juifs, l'animal resté tabou par excellence, c'est le porc.

* *

D. — Quels sont les conseils que donnait au peuple juif le prophète Isaïe, dans le premier chapitre de son livre, conseils que les Juifs d'aujourd'hui devraient méditer et suivre, parce qu'ils sont les meilleurs qu'on puisse leur donner.

R. — « Qu'ai-je à faire, dit l'Éternel, de la multitude de vos sacrifices, de vos holocaustes de béliers et de la graisse des veaux gras ; je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des agneaux ni des boucs. Ne continuez plus à apporter des offrandes vaines ; j'ai en horreur les parfums, le Sabbat et

« les Assemblées ; je ne puis souffrir de voir mêler tout ensemble
« mon culte et votre conduite coupable.

« Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes ; elles me sont à
« charge et je suis las de les supporter ; quand vous étendez vos
« mains vers moi, je me cache les yeux pour ne pas vous voir ;
« quand vous multipliez vos prières je ne les écoute point si vous
« avez commis une action méchante. Ce que je vous demande,
« ce n'est pas de venir fouler mes parvis, c'est de ne plus faire le
« mal et d'apprendre à faire le bien ; c'est de rechercher la droi-
« ture, de protéger l'opprimé, de faire droit à l'orphelin et de dé-
« fendre la veuve. C'est alors que vos péchés seront effacés comme
« le rouge-cramoisi qui devient blanc comme la neige, et le rouge-
« vermillon, blanc comme la laine du mouton ».

D. — Le prophète Zacharie ne parle-t-il pas de la même manière
qu'Isaïe dans son chapitre 73 ?

R. — Ayant demandé à l'Eternel s'il devait au cinquième mois
faire abstinence et pleurer comme il l'avait fait depuis tant d'années,
celui-ci lui répondit : « Quand vous auriez jeûné en vous lamentant
« au cinquième et au septième mois, et cela pendant soixante et
« dix ans, est-ce bien pour moi que vous auriez jeûné ? Pas plus
« que lorsque vous mangez et buvez ; n'est-ce donc pas pour vous
« que vous mangez et n'est-ce pas pour vous que vous buvez ? »
Puis l'Eternel ajoute à Zacharie : « Rendez la justice avec vérité ;
« exercez la miséricorde et la compassion chacun envers votre
« frère ; n'opprimez pas la veuve ni l'orphelin ni l'étranger ni le
« pauvre, et ne méditez pas dans vos cœurs le mal l'un contre
« l'autre : voilà ce que j'aime ».

* *

D. — L'Ancien Testament et le Talmud sont-ils composés et
peuvent-ils servir à l'universalité des hommes.

R. — Nullement ; le Talmud surtout est écrit pour le peuple
juif et seulement pour lui ; nullement comme le nouveau Testa-
ment pour l'humanité en général. C'est précisément cette raison
qui fait le grand défaut du Talmud, en maintenant les Juifs dans
une religion, des lois, des habitudes, des besoins, et des manières
d'être propres à eux seuls ; le Talmud les a séparés des autres
nations, lesquels, à leur tour, les ont mis à part et les ont traités
toujours en étrangers, souvent en ennemis, jamais en frères.
Ce sont ces hautes barrières maintenues par le Talmud et
par l'ancien testament, ce sont ces profonds fossés creusés par

ces livres néfastes qu'il faut renverser et combler. Si le moyen âge injuste a claustré les juifs dans un ghetto matériel, eux, volontairement, se sont enfermés et se renferment encore dans un ghetto moral qui les sépare plus encore que l'autre du reste des nations. Si autrefois, pour conserver le dogme d'un seul Dieu qu'ils croyaient être une absolue vérité, ils ont tenu à ne pas se confondre avec les peuples polythéistes, il n'en est plus de même aujourd'hui que le monothéisme, qu'il soit juif ou chrétien, est battu en brèche par la libre pensée, laquelle débarrassée de tout lien divin régnera bientôt dans le monde en souveraine maîtresse, effaçant ces tristes mots de Païens, de Chrétiens et de Juifs.

* * *

D. — Ce livre concernant la religion Hébraïque est-il écrit dans un but de critique dédaigneuse et offensante pour ceux qui pratiquent ce culte ?

R. — Nullement : nous considérons dans ce LIVRE DE VÉRITÉ tous les êtres humains, sans distinction, comme des frères, à qui nous désirons faire du bien, un bien véritable, un bien considérable, en leur enseignant la Vérité, et en les débarrassant de leurs défroques religieuses, qui semblables aux lourdes chapes des prêtres enserrent leurs membres et empêchent leurs mains de se tendre de l'une à l'autre et de se serrer fraternellement.

